

VI

LA ZAOUIA

Sur la terrasse de la *Mamounya*, le beau jardin alors abandonné, j'avais autrefois passé des heures à suivre les jeux très lents de la lumière aux flancs lointains de la grande montagne, et le cheminement presque imperceptible des caravanes dans l'immensité rouge.

Cette ardente plaine, je la voyais commencer à mes pieds, sous le mur même du jardin où s'enferment des épaisseurs d'ombre et de feuillage. C'est d'abord un grand champ de mort musulman, de vagues tombes, simples tertres de cailloux à demi défaits et dispersés au cours des âges par les vents. Cela continuait en terrains plus troués de fosses et semés de pierrailles que le cimetière; et puis, entre le spectre gris ou violacé de l'Atlas et les profonds tapis de la palmeraie, cela fuyait, fuyait jusqu'à se perdre aux infinis de l'ouest, en tremblements de mirage.

Sur cette terrasse, nous étions au bord même de la courtine de Marrakech. Entre les plus beaux oliviers du monde et le désert, je la voyais allonger sa crête bosselée; mais là-bas, sous le minaret carré de la *Moulay-Yazid* (la mosquée du Sultan), elle tournait au sud pour aller envelopper tout au loin les jardins de *l'Aguedal*. Cette longue muraille, enfermant près de cent mille humains dont on ne voyait rien, cette interminable clôture aussi rouge que l'étendue, et faite de la même terre, rendait plus sensibles, en les mesurant, tant de vide et de grandeur. Une seule et noire ogive la trouait: *Bab-er-Rob*; et de là débouchaient des files, plus nombreuses alors qu'aujourd'hui, de bêtes et de gens. Ces lentes, tanguantes processions de dromadaires, qui s'allongeaient, et puis progressaient imperceptiblement sur le plan sans ombres, sans limites et partout pareil, on eût dit, chaque fois, une flottille qui prenait la mer.

C'est le souvenir que m'avait laissé ce paysage. Un au-delà que l'on a regardé comme, de terre, les champs bleus du large; un au-delà dont on garde en soi le désir. Quelque part, dans cette plaine, dans les replis de ces montagnes, de l'autre côté de ces crêtes et de cette ligne d'horizon, il y avait des pays dont on avait rêvé, des lieux dont on répétait les noms prestigieux: les domaines et les châteaux de ces grands *kaïds* de Marrakech - *Goundafi*, *Glaoui*, *M'tougui*, *Ayadi* - dont, là-bas, les seules *harkas* nous gardaient ces régions; et par delà, Mogador, Taroudant, le Souss (alors ennemi, aux mains d'*El-Hiba*, l'homme bleu, le miraculeux marabout berbère), et puis, vaguement, les sables, les dunes, la Mauritanie, le commencement du grand Désert. Par le col que nous apercevions devant nous, dans le sud-ouest, et puis à travers cette plaine, étaient arrivés pendant des siècles, arrivaient peut-être encore les esclaves noirs que les caravanes amenaient du Soudan.

J'ai connu l'un des derniers: un petit garçon ramené du Sénégal par un trafiquant Merrakchi, et remis par celui-ci avec un menu sac d'émeraudes, à un Français de Marrakech, qui lui avait confié quelque argent à faire fructifier. Le Français me dit en caressant paternellement la joue de ce petit, qui nous apportait le thé:

- Il est arrivé par Taroudant. Avec ses jambes de neuf ans, il a traversé tout le Sahara derrière les chameaux...

Aujourd'hui, tout le monde ne passe pas l'Atlas, mais, grâce à des pistes élargies pour l'auto, on voyage facilement dans la plaine, et surtout vers Mogador. Pour les Européens, ce moyen de locomotion a remplacé tout d'un coup ceux qui n'avaient jamais changé depuis les premiers temps Gétules et lybiens. Et c'est ainsi que ce matin, nous; avons pu nous lancer hors des murs, j'allais dire hors des môles de Marrakech; et nous sommes allés courir dans le sud-ouest sur la grande nappe fauve.

Oh! pas bien loin: le temps nous était trop mesuré. Une vingtaine de kilomètres, tout au plus, mais on pouvait prendre idée de ce que serait un vrai voyage, et l'Atlas se rapprochant jusqu'à perdre toute apparence mystérieuse, a fini par laisser voir un peu de son pied, et comment il pose sur la terre.

Nous allions saluer le Chérif de *Tameslouhet*, un seigneur d'importance, riche en pouvoirs surnaturels, seigneur d'âmes autant que de biens terrestres, un baron dans son château, un saint, aussi, dans sa chapelle, presque un dieu. On sait que ces *chorfa* et m'rabouts sont l'objet d'un culte plus actif dans les tribus du *bled* que celui d'*Allah*, et que c'est un trait singulier de l'Islam au Maghreb. Celui-ci, *Moulay el Hadj Saïd ben Housaïn*, est *Chérif*, c'est-à-dire descendant du Prophète, et règne en sa *zaouia* de *Tameslouhet*. Il y a quelque cinq cents ans qu'elle fut fondée par son ancêtre, l'illustre *Abd Allah ben Houssaïn el-Hassani*, auteur d'innombrables miracles, dont quelques uns sont narrés par le vieil *Ibn-Askar* dans son livre sur les vertus éminentes des cheikhs du x^e siècle¹. C'est le tombeau de cet ancêtre, avec la personne sacrée de ce dernier descendant, que les pèlerins viennent vénérer. Combien, de Marrakech et de bien plus loin, de Fez, et de Rabat, et de Meknès, ont suivi dévotement la piste où nous courons!

Nous étions sortis par *Bab-er-Rob*. D'abord les terrains bouleversés: fosses, ravins, vagues galeries béantes laissées par les générations qui, partout, crevèrent la croûte de ce sol pour y chercher de l'eau, ruine étrange d'une terre dont la couleur est tragique. Marrakech recula vite. On n'en voyait que le rempart, la barre droite et fauve où s'espacent régulièrement des bastions; et par derrière (le vent sans doute soulevant partout la poussière) rien qu'une immense, obscure fumée qui montait d'en bas et s'effrangeait haut dans l'azur, comme si la ville tout entière brûlait depuis le pied.

Nous longions de loin la palmeraie, ses milliers d'étoiles vertes; si pures, immobiles et qu'on ne se lassait pas de regarder. Peu à peu, elle s'éclaircissait, bientôt réduite à des phalanges discontinues, à des rangs plus ou moins avancés dans l'étendue rase, comme des lignes de laine courant encore, çà et là, sur une trame presque toute mangée. Par delà, les *Djebilets* fermaient le paysage, leurs mille pointes à demi voilées par en bas, surgissant, brunes, d'une brune mousseline de poussière.

Nous sommes passés bien au sud de *la Menara*; une longue corbeille d'oliviers au milieu des grands vides. Là commençaient les régions pour nous vraiment nouvelles. Mais c'étaient encore à peu près les mêmes paysages, beaucoup moins désolés que nous ne l'imaginions à Marrakech. Toujours, sans doute, le plan

¹ *Dahouat an Ndchir*, traduit par A. Graulle. Mission scientifique du Maroc.

fauve qui semble s'en aller à l'infini dans l'ouest, mais toujours, aussi, quand on regarde bien, de lointaines et longues ombres bleues qui finissent, à mesure qu'elles approchent, par se révéler comme des jardins encore, comme de nouvelles *Menara*, de nouvelles compagnies de dattiers; mais alors c'est fini de la palmeraie de Marrakech, et ces bouquets ne s'y rattachent pas. Et toujours, enfin, la céleste présence de l'Atlas: cimes de cristal violet sur des lits de palmes ou le mol velours des oliviers, et serties par en haut d'un lumineux zigzag: la neige.

Nous filions dans la direction du col qui mène à Taroudant. On commençait à voir naître, par en bas, et maintenant dans le pays même où nous étions, la première, la plus basse vague de la montagne. et tous les grands reculs de ses étages successifs jusqu'aux suprêmes stries blanches.

Une seule halte, dans un lieu charmant, et qui n'était pas désert.

Un mur de *toub* enfermait un petit clos, un pauvre mur paysan, ça et là rompu, déchiré, surtout à l'angle prochain d'où filaient dans le ciel deux palmiers divergents. Par cette brèche, on voyait tout l'intérieur: les mottes sèches d'une terre qui fut, un jour, labourée, les buissons de grenadiers qui la couvrent à demi, sous d'autres aigrettes splendides, Il n'y avait personne dans le clos: ils semblent toujours si abandonnés, ces jardins, Mais un ruisseau coulait par devant, et là, deux voyageurs, un homme et une femme, abreuyaient leurs bêtes, L'homme aussi buvait, accroupi et penché sur la rigole, et cueillant dans sa paume cette claire eau courante, venue de la montagne,

C'était tout le tableau: deux humains, vêtus de loques et de grandeur, avec deux petits ânes, sur la terre brûlée, au bord d'une onde vive; un mur de terre en ruine, un jardin poudreux, et par-dessus tout, cette double tige, d'un élan si pur et flexible, exaltant là-haut deux bouquets sublimes dans l'azur, Le mur lui-même, le pauvre mur de boue séchée, était beau, d'un grain rude et rongé, matière vénérable comme la terre d'une poterie primitive, et d'un ton d'or qui rayonnait, Car tout s'enchantait, dans cette lumière, et prend des aspects de monde heureux et simple, où l'homme est sans inquiétude et sans péché. Oui, les plus vieilles choses, même la ruine, participent de la jeunesse, de l'apparente immortalité d'un tel matin, Et tout s'immobilise aussi, et s'agrandit jusqu'au symbole, Ce modique tableau, formé par le hasard, évoquait tous les temps de l'Orient, celui des contes de Bagdad et celui de la fuite en Egypte, celui des idylles pastorales et des premiers, temps mythiques du monde. Et plus généralement, on voyait l'éternel couple humain sur la terre nue, dans l'immortelle nature.

Et puis, en se retournant, on retrouvait l'auto. Elle aussi prenait tout d'un coup une valeur de symbole. Cette luisante, ronflante, trépidante mécanique, dans ce pays sans routes et sans date, quelle image de notre civilisation présente, de nos laideurs, de nos fièvres, de la diabolique science qui pénètre, pour les capter, jusqu'aux énergies secrètes de la nature, de la brusque irruption de l'Europe au sein d'un monde immémorial! Enfin, vers dix heures, de grandes oliveraies apparurent. Des intervalles nus les séparaient d'abord, mais bientôt elles commencèrent à se rejoindre. Riche verdure argentée, moutonnant au vent comme une écume, et qui, dans le nord-ouest, avec des panaches de palmes, semblait se dérouler, houle sur houle, jusqu'à l'horizon. Quelle prodigalité, sous les grands dattiers lustrés, de cette pâle, précieuse végétation! Dans le sud aussi, cela, s'allongeait loin, vers les premières croupes, maintenant toutes réelles, de l'Atlas.

Surgit une *kasbah*, longue enceinte crénelée, où s'enferme pour la défense, gens et bêtes, la population d'une *zaouia*. Le long du mur, sur la vague piste pulvérulente, un chevrier poussait ses chèvres. O la soudaine panique, la folle débandade à l'apparition de l'auto! toutes les pauvrettes précipitées, pleurantes, parmi les oliviers. Plus braves, supérieurs au vulgaire, deux boucs à barbe grimpés sur un talus semblaient des sages, des astrologues déconcertés, dont la science est à court devant une catastrophe cosmique, mais qui demeurent importants.

Un quart d'heure après, parut une autre clôture, d'où sortait un rang de cyprès, un rang grave et précis, gardant visiblement l'entrée d'un lieu religieux. Et par derrière, de hautes masses accolées de pisé et de chaux, un surprenant ensemble de constructions un peu égyptiennes encore, pyramidantes, comme le palais du Madani, comme tous les châteaux de la montagne et du désert. Une superposition de plate formes en retrait les unes sur les autres, de plus en plus étroites, jusqu'à de rudes pointes de merlons.

Et alors, la fin de la solitude, des hommes pelotonnés dans l'ombre de la muraille, un *sloughi* qui dort, des mules sellées de rouge, comme toujours aux portes des nobles maisons. Et soudain, un bruissant envol de pigeons hors des cent trous qui ponctuent régulièrement le mur d'enceinte. Un gardien se leva de son divan de pierre.

* * *

On nous conduisit par des jardins et des enceintes successives, jusqu'à la cour centrale, où n'entrent pas les pèlerins indigènes C'est alors que notre chauffeur, un ouvrier de Puteaux, qui avait fait la guerre en Artois, regardant autour de lui et hochant lentement la tête, laissa tomber ce mot d'admiration profonde, qui ne s'adressait qu'à lui-même: « Eh ben, mon vieux! »

Nous aussi, nous étions surpris: je m'attendais à un rustique château, mi-ferme et mi-*kasbah*. Nous trouvions un décor de légende.

Nous venions d'arriver dans un profond patio, sous le plus délicat des péristyles. Autour de nous, la perfection du décor mauresque, les prestigieuses, inextricables symétries de lignes et de couleurs. Hautes et grêles, presque byzantines, les colonnettes du cloître découpaient leurs ogives trilobées sur des noirceurs de cyprès éclaboussés de rouges roses. Ils montaient, longs et tressaillants comme des peupliers, les beaux arbres musulmans. Et derrière eux, aussi haut, et tout blanc, montait le corps de logis central, un simple et puissant trapèze, mais couronné de fantaisie charmante: d'une loggia si légère: que c'était comme une longue volière suspendue pour des femmes aux âmes d'oiseaux, une volière assortie à tous les tons de leurs parures. Derrière les fines tiges des piliers, dans chaque compartiment du plafond que le jour éclairait par en dessous, une rosace s'épanouissait comme un grand parasol bariolé; et toute cette délicieuse folie était peinte aux couleurs les plus simples et les plus vives rose, blanc, bleu, vert. On eût dit, d'en bas, d'infinies guirlandes, des couronnes de fleurs et printaniers feuillages.

Cette heureuse et chantante polychromie, là-haut, et ces longs pinceaux noirs de cyprès, c'était bien encore une harmonie persane. Mais sur le grand massif, cette charmante cage féminine m'évoquait plutôt l'Inde musulmane, celle du nord-ouest, des Mogols, qui d'ailleurs a subi les influences de la Perse. A la

forteresse d'Agra, les rudes. et rouges bastions d'Abkar, guerrier, amoureux et poète, s'achèvent de la même façon dans le ciel, en légèretés de marbres ajourés, en balustrades mille fois fleuries de zenanas.

On entendait des rumeurs liquides, celles des eaux qui firent l'oasis, les belles eaux torrentielles de la montagne. Elles courent, laiteuses, elles se distribuent partout dans les jardins du Chérif, abreuvant les compartiments creux où s'alignent les orangers, entre les chemins de mosaïque, ou bien allant jaillir et chanter dans les vasques, en perpétuelle, endormante et rafraîchissante musique, délice des étés. Sur une arche à demi perdue en des foisons de bambous, de roses et bananiers, nous venions, pour arriver à ce patio, de passer des blancheurs d'écume bondissante.

Il parut, et tout de suite sa présence régna. C'était un homme grand, tout enveloppé de laines et mousselines vraiment immaculées, de figure régulière, douce, et teintée de sang noir, avec le regard obscur et lent, de lueur huileuse, si fréquent chez ces races d'Afrique. Une démarche de dignité tranquille, un geste mesuré, qui n'est jamais que de la main, les bras restant cachés et comme serrés sous la longue coule blanche ; un sourire de bienveillance qui accueille, l'air modeste d'un personnage qui sait porter sa noblesse et se prête avec grâce. Tous ces chefs marocains ont vraiment la grande manière.

Son neveu l'accompagnait, plus brun encore, avec les mêmes prunelles, et sans turban. Deux mèches lui tombaient des tempes, indiquant l'origine chérifienne. n'y avait aussi un secrétaire.

Il prononça les paroles qu'il faut dire à des hôtes, à des hôtes français, quand la France règne depuis cinq ans à Marrakech. Sa main vint se placer sur son cœur, d'un geste à peine apparent, le bras demeurant invisible. Il nous souhaita la satisfaction, il nous remercia longuement d'être venus.

Les cérémonies finies, il loua sa *zaouia*. Oui, ce lieu était d'une sainteté très particulière et très ancienne. Son lointain aïeul, le fondateur, le très illustre et savant *Abou Mohammed Abdallah ben Houssain al-Bassani*, n'y était venu pour la première fois que pour faire ses dévotions à la *kouba* d'un *cheikh* enterré là depuis très longtemps : le très docte *Sayyid Hadj Ibrahim*, un grand *fqih*, l'ami de Dieu, son précurseur. En ce temps là, il n'y avait ni verdure ni eau à *Tameslouhet*. Le désert avait fleuri par la vertu de sa *baraka*. Maintenant, - Dieu soit loué! - beaucoup de saints tombeaux enrichissaient la *zaouia* de leur présence. Mais plus célèbres que les autres, plus puissants en miracles (après le sanctuaire du fondateur. qui montra la bonne voie), étaient ceux du vénéré *Moulay Saïd ben Hamed*, et de *Moulay Abd el-Karîm*, des ancêtres aussi, vraiment de très, très grands saints, des prodiges de dévotion. dont la renommée attire des pèlerins du désert, du Souss et de tout le Maghreb. Du haut de la terrasse, nous pourrions voir leurs *koubas*.

Ces renseignements nous étaient donnés peu à peu, en réponse à nos questions, par l'intermédiaire de notre interprète, un chef de *mokhaznis*, évidemment très pénétré de l'immensité de ces .chorfa, et qui semblait allonger, développer dévotement les paroles assez brèves du maître.

* * *

Par un blanc escalier, nous étions arrivés à la haute volière, au délicat et paradoxal bijou qui fleuronne un diadème de créneaux. On était en plein ciel, dans cette cage ouverte et dorée dont s'étaient envolés les oiseaux, en plein rêve des Mille et une Nuits. La terrasse de *Shaharazade* n'était pas plus merveilleuse. Par derrière, sur le mur du fond, et par en haut, nous enveloppant à demi, la symphonie complexe et raffinée de l'arabesque, les répétitions de figures et de couleurs comme dans un kaléidoscope: un décor voluptueux, et pourtant le plus rigoureusement ordonné qui soit. Mais devant nous, et sur les côtés, entre les fines colonnettes, rien que l'espace, les profondeurs de l'azur et du paysage, un paysage plus beau que n'en vit jamais la subtile conteuse: célestes jardins musulmans dans une immortelle lumière, mer infinie des oliviers, flots d'argent déroulés d'où surgissent tout droits, comme de souveraines présences, les dattiers radieux. A gauche, si l'on se penchait un peu sur le balcon, le minaret de *Tameslouhet* apparaissait hors des palmes, avec la verte toiture d'une *kouba*, celle du plus illustre ancêtre. Mais au premier plan, de ce côté, six hauts et solennels cyprès, approfondissant leur noirceur au bleu splendide de l'espace, ne laissaient voir cette partie du paysage que dans leurs intervalles.

Le vent était tombé, et pourtant leur feuillage, qui ne laissait filtrer aucune parcelle de lumière, remuait comme d'une vague respiration. Il était étrangement chargé, ponctué, jusqu'en haut, de taches d'un gris violet, des cônes, sans doute, que je regardais, sans penser à m'étonner de leur couleur, quand tout d'un coup l'un de ces fruits s'envola, et tous les autres suivirent. C'étaient encore des ramiers: la lente palpitation des beaux arbres était faite de toutes les leurs. Un instant, ils tournoyèrent, et tout le vol bruissant revint s'enfoncer d'ans les sombres quenouilles; de nouveau, il n'y eut plus qu'une multitude d'immobiles fruits. « Les colombes de la mosquée », nous dit notre compagnon Merrâkchi.

Elles sont, paraît-il, des myriades à *Tameslouhet*. Il faut imaginer, au printemps, quand l'air défaille de la suavité des orangers en fleurs, ce que peut être, infiniment, leur tendre, rêveur, endormant murmure. Des nappes de parfums et d'amour enveloppent alors cette terrasse féminine qui couronne une abbaye musulmane.

Les colombes de la mosquée, mais plus particulièrement les colombes du vénéré fondateur. Il paraît que ce très saint avait reçu d'en haut, entre autres pouvoirs surnaturels, de tout-puissants prestiges contre les oiseaux rapaces. Alors, les autres, les innocents, et surtout les pigeons, arrivèrent à tire d'aile, de tous les côtés de l'horizon dans la *Zaouia*. Si, par hasard, un mauvais chasseur de l'air apparaissait au-dessus des jardins délicieux, il suffisait de lui signifier l'ordre qui bannissait tous ses congénères. On écrivait cet ordre sur une planchette que l'on plantait au bout d'un roseau dans la terre; le méchant se le tenait pour dit, et partait. Un jour, le très saint s'étant querellé avec ses fils, voulut abandonner *Tameslouhet*. Toute la gent ailée de la *Zaouia* le suivit en un grand nuage. Lorsque les habitants virent cela, ils coururent après le *Chérif*, et lui dirent: « O père, nous t'avions laissé partir. Mais ceci est un signe. Que celui qui fit jaillir l'eau bénie à *Tameslouhet*, et que suivent les oiseaux de Dieu, revienne à *Tameslouhet*! »

Le saint se laissa ramener par son peuple.

Bien entendu, tous ces bienheureux pigeons sont marabouts, comme les cigognes, qui reviendront au printemps. Jamais personne n'aurait l'idée de leur

faire du mal, et de là leur abondance au bout de quatre siècles. Les murs de la *Zaouia* n'en sont pas seulement couverts, ils en sont à la lettre remplis : en regardant bien, on voit remuer du gris ou du bleu dans chacun des mille trous laissés par les échafaudages en ces fauves parois de pisé.

* * *

De l'autre côté de la précieuse volière ouverte sur le paysage du nord, il y en avait une autre, parallèle, aussi longue, étroite, mais fermée, ou, du moins, percée à l'un de ses bouts d'une seule fenêtre mauresque, en ogive outrepassée. C'était la chambre de réception, où l'on nous fit asseoir. Même sensation de rêve que dans le belvédère voisin, mais plus intense encore, à cause de l'étrange éclairage qui flottait dans sa profondeur. Rouges! bleus, violets, de menus vitraux sur la longue paroi, du côté du soleil, en tamisaient les rayons. Des vitraux arabes, de l'espèce raffinée que j'avais vue pour la première fois, il y a bien longtemps, à la mosquée d'Omar, logés en de profondes découpures de plâtre, en sorte qu'on les voit, quand on se déplace, jouer au fond de ces étuis, mystérieusement muer, s'éteindre, se rallumer peu à peu. De ces riches couleurs, naissait un jour glorieux, auquel se mêlaient les reflets diffus du décor (tapis de haute laine pourprée, innombrable enluminure du plafond), un jour pareil à celui qui s'enferme entre des verrières dans nos chapelles du moyen âge, et qui flottait sur les filigranes et les alvéoles suspendus de plâtre, sur les divans blancs et bas, les baignant, les teignant de rougeur violacée. Au long de ces divans (dentelle et toile lamée d'or: une étoffe de Stamboul), des pinceaux de soleil traversant obliquement la chambre posaient à intervalles réguliers, comme des signes mystiques, des trèfles de trois couleurs.

Au fond de cette pénombre teinte, dans l'ogive mauresque de la fenêtre, le monde réel s'inscrivait. C'était, derrière trois pointes concaves de créneaux, une arche de ciel, éblouissante par le contraste du somptueux demi-jour, et par en bas, comme vue d'un ballon, la pâle forêt de l'oliveraie, dans la direction de Mogador. En avançant un peu, la tête, on découvrait à gauche les terrasses rouges de *Tameslouhet*, parmi de nouveaux triangles de *koubas*, et dans le sud, où recommence l'ardente nappe désertique, pli sur pli, la haute draperie déroulée de l'Atlas. Il se levait plein d'ombre, sauf à la crête, où la neige affleurant au bord, s'illuminait: un mince, étincelant liseré, comme celui qui cerne, à contre-jour, la cime d'un grand nuage violet.

Tout en bas, son pied aussi s'éclairait. Il paraissait nu, les bleus profonds que l'on prend de loin pour des robes de forêts étagées, faits seulement des prestiges de la lumière à de grandes distances.

Le *Chérif* vint nous rejoindre auprès de la fenêtre. Nous l'interrogeons sur l'étendue de ses domaines. Il prononça les sacramentelles paroles qui reportent sur Dieu toute grandeur et toute louange. Certainement c'étaient de grands domaines, les plus riches jardins de toute la région, L'eau miraculeuse avait abondamment jailli. Il y avait une bénédiction sur les oliviers. Ses pressoirs étaient nombreux, et ne cessaient pas de gémir. Chaque matin, six de ses chameaux portaient six charges d'huile à *Bab-er-Rob*. Son père avait coutume de dire qu'il pourrait entretenir, jour et nuit, sans s'arrêter jamais, un ruisseau d'huile, depuis la *Zaouia* jusqu'au *souk* des épices à Marrakech.

A notre consternation, - car nous devons déjeuner du côté de *l'Aguedal*, chez le *khalifa* du Sultan, - des serviteurs apportaient les préparatifs d'une *diffa*: l'immense plateau de cuivre à trois pieds, la haute aiguière dont un valet: vous verse, de haut, le filet d'eau sur les .mains, avant un repas véritable. Mais *le khalifa* n'était que l'homme du Sultan, nous étions chez un homme de Dieu. Tant pis pour nous et notre hôte de Marrakech! *la kaïda* ne permettait aucune excuse. Lui s'excusa: de pressants devoirs l'appelaient, mais il reviendrait. Son jeune fils, qui venait d'entrer, son neveu, assistés du *khodja*, sauraient tenir sa place auprès des hôtes.

Alors, pendant une heure, la ronde accoutumée des poulets, frits, rôtis, bouillis, aux œufs, au cumin: sans arrêt, par quatre et par cinq, ils se succèdent, en de grandes terrines dont le serviteur noir, en se baissant, enlève le couvercle conique. A présent, on ne fait même plus semblant d'en manger; on se contente de plonger vite les doigts dans chaque plat, de le démolir un peu, et tout de suite en arrive un autre: défilé de plus en plus rapide, et qui semble ne plus devoir s'arrêter, comme en ces moliéresques intermèdes où les entrées de clystères se mettent à se répéter et s'accélèrent follement.

Les fleurs et prudences de la conversation étant moindres en l'absence de l'auguste personnage, nous apprenons bien des choses, pendant cet interminable repas, du *khodja* capucin et du flegmatique neveu, le jeune homme à peau sombre. Et d'abord, que *Tameslouhet*, autour des saints tombeaux, est une vraie petite ville, de six ou sept mille habitants, la plupart tenanciers, ouvriers, serviteurs du seigneur *chérif*, ou bien *chorfa*, eux-mêmes et de son sang, qui prennent par conséquent leur part du revenu de la *Zaouia*. Les affiliés de la confrérie, nous dit-on, sont, nombreux, surtout dans le Souss

et le Tafilelt, mais à certains moments il en vient de tout le Maghreb, attirés par la bienfaisante *baraka* du *Sayyid*, laquelle est particulièrement, puissante sur les femmes stériles. Elles n'ont pas besoin de venir: il suffit que les maris apportent de convenables offrandes. Il faut imaginer ce *chérif* un peu comme un de ces saints bretons - saint Méen ou saint Herbot - guérisseurs d'humains ou de bestiaux, puissants pour le mal de ventre ou de dents, que l'on vient visiter de loin, et qui avaient, hier encore, leurs rentes. Seulement, le saint breton n'est plus qu'ossements et reliques, et le saint d'Islam est vivant, supérieurement vivant, dans un lieu de délices où toute beauté s'ordonne (c'est le trait de la beauté musulmane) pour le plaisir des sens, où toute chose humaine et naturelle collabore à les satisfaire.

Nous buvions un vin excellent, couleur de pelure d'oignon, une sorte de frais madère (du vin de *ses* vignes, nous dit le *khodja*, non sans fierté), et comme nous admirions qu'on fabriquât de la liqueur défendue dans une *zaouia*, on s'étonna de notre étonnement. Ce breuvage n'est pas pour les ouailles: le troupeau doit observer la loi; elle est faite pour lui. Mais un *Chérif* est supérieur à la loi. Il est saint de naissance et n'a pas besoin de se sanctifier. Il est le bien. Il est un Pôle. Est-ce qu'on demande à un Pôle de se tourner vers le Pôle? Est-ce que le mal peut entrer en celui dont l'essence est de repousser le mal? Il boit donc le vin qui réjouit (et même, avons-nous entendu dire, avec une abondance qui fait gloser, à Marrakech, les puritains, ceux, du moins, qui ne sont pas de la confrérie .

un grand saint, et non seulement par le pouvoir de ses vertus, mais encore par le prodige de son savoir. Oui, un *f'qih*, comme il n'y en a plus, un jurisconsulte sans pareil, un gardien des sciences merveilleuses.. « Et un poète aussi? » avon-nous demandé. Pour toute réponse, le Merrakchi (barbe assyrienne, beurnouss blanc, la carabine en travers des genoux) a fait claquer sa langue avec ce lent et profond hochement de tête, ce geste des yeux ronds, des mains un peu levées, qui veulent dire ce qui dépasse la parole, l'inexprimable dans l'admiration. « Poète? que nous demandes-tu? *Immense* poète bien entendu, comme son père et ses aïeux. » Et ses fils le seront aussi. N'ont-ils pas; ces jeunes seigneurs, des maîtres de poésie, de savantissimes *oulémas* qui les dressent, dans ce château, à toutes les perfections de la parole et du calame, à tous les arts et disciplines de la pure culture arabe et coranique?

Une seule ombre au tableau. Depuis que les Français ont apporté leurs nouveautés dans le pays, les habitants de *Tameslouhet* ne sont plus soumis qu'au nouvel impôt du *tertib*, et c'est le *Maghzen* qui le perçoit. A leur *Chérif*, ils ne doivent plus, régulièrement, que les redevances de leurs terres, dont il reste, bien entendu, l'unique, l'indiscuté possesseur. Avec les offrandes des pèlerins et des fidèles, cette portion congrue doit être encore assez convenable. Par l'arche de la fenêtre, nos regards erraient jusqu'au fond de la plaine, et trouvaient partout le riche velours des oliviers blanchissant dans la lumière. A *Tameslouhet*, on pouvait apprendre tout le vieux sens ecclésiastique du mot: « bénéfice ».

Tout de même, on sent une inquiétude; le vieil ordre semble menacé, qui assura si longtemps, à travers toutes les instabilités des sociétés arabes et berbères, la paix, la richesse et la puissance de ces *chérifs*. A ces vies parées de tous les prestiges de la religion, et jusqu'ici presque ignorées de notre avide et tumultueuse Europe, à ces vies si bien recluses en des retraites de luxe et de beauté, si heureusement « embusquées », en un temps où le reste du monde est en angoisse et peut-être en agonie, notre soudain progrès dans le profond du vieil Islam doit sembler particulièrement importun.

Je pense à tout ce que celle-ci représente d'une très ancienne humanité, de ses mœurs, de ses harmonies, de ses formes légendaires de beauté et de pensée. Ce *Sayyid* est d'abord un personnage des temps médiévaux, un saint homme et un grand seigneur, quelque chose comme un abbé féodal. Il peut s'enorgueillir de ses chevaux, de ses *sloughis*, de ses faucons de chasse. Sa main guérit comme celle de nos vieux rois; ses crachats sont sacrés, ses ossements feront des miracles: on a vu des tribus se jeter l'une sur l'autre pour se disputer de si puissantes reliques. Et c'est presque une figure des temps bibliques: il est polygame et poète, et David le fut aussi: Les cèdres de l'Atlas furent taillés pour les poutres de son château. Il est riche, comme le furent Job et Booz, en ânes, bœufs, chameaux, femmes, fils et serviteurs. Ses vignes et ses oliviers sont bénis.

Le soir, de sa haute terrasse, quand il voit l'éternelle montagne, plus haute qu'aucune cime du Liban, la beauté des palmiers, et puis l'armée des étoiles étinceler silencieusement sur ses domaines, il a vraiment sujet de louer et d'adorer l'Unique.

* * *

Le voici qui revient. Avant de nous laisser partir, il tient à nous montrer lui-même certain jardin, et surtout ses écuries pleines de brillants chevaux, et que, de haut, nous avons entrevues, car nul toit n'en couvre les arcades.

Encore une fois, nous errons dans le dédale fleuri de cette belle retraite, et voici de nouveaux patios et péristyles, de nouveaux chemins de faïence, de nouveaux parterres odorants, et puis encore de sauvages foisons de menthe, de roseaux et de roses. Et toujours, proche ou lointaine, emplissant l'espace de vie et d'allégresse, la fraîche voix violente des jeunes eaux.

Près d'un pavillon, un groupe de figures empaquetées de blanc semble nous attendre. Des Fâsis, nous explique-t-on, des pèlerins. Depuis Fez, ils ont franchi, sans doute par la route sûre de Meknès et de Rabat, près de cent cinquante lieues pour vénérer les tombeaux sacrés et baiser la main d'où s'épanche la bienfaisante *baraka*. Sûrement, ils ont apporté d'autres présents que cette pauvre chevrette ligotée dans une courre, et dont la jolie tête nerveuse se renverse si pitoyablement vers le soleil de midi.

Passent des esclaves chargés d'un lourd tapis, un tapis du pays *glaoua*, de la haute montagne voisine: je le reconnais à ses éclatants ramages. Les vantaux étoilés du pavillon sont ouverts, et, dans l'ombre intérieure, nous voyons préparer pour ces pèlerins la chambre des hôtes. ,

Et quand nous arrivons près d'eux, en file lente ils avancent vers nous. Ce sont des barbes grises. Et l'un après l'autre, chacun vient s'incliner sur le beurnouss du *Chérif*, en prend un pli dans sa main, et très pieusement les brunes lèvres le baisent. «*Ya Sayyidt! O Maître!*», murmure chaque voix grave.

Très simple, très droit, avec un sourire muet de bonté paternelle, il reçoit l'hommage, et sa main baguée d'un seul anneau d'argent se lève, d'un geste tout arabe, sur le poignet, le bras remuant à peine. A ce moment, il est tout à fait beau, vraiment pontife en sa blanche et calme dignité.

Et c'est l'image que j'en voudrais garder, avec celle des cyprès derrière lui, des longs cyprès graves et précis comme la religion, et que mille colombes emplissent de voluptés palpitantes..